

L'ÉQUIPE

JOURNAL DU

Handisport

Supplément gratuit à L'Équipe N°21554
du dimanche 21 juillet 2013



ORIANNE LOPEZ, PÉPITE BLEUE

**DES ATHLETES
AU COEUR DE LYON**

SPECIAL CHAMPIONNATS DU MONDE IPC
Londres dix mois après, portraits d'athlètes
Entretiens avec Patrick Croizon et Tony Estanguet



RIEN N'EST PLUS BEAU QUE L'ESPRIT D'ÉQUIPE

FRED & FARID

ORIANNE, SPRIENTEUSE SÉLECTIONNÉE AUX CHAMPIONNATS DU MONDE D'ATHLÉTISME, SON ENTRAÎNEUR CHRISTINE ET SON PROTHÉSISTE PATRICK, EN PLEINE DISCUSSION TECHNIQUE SUR LA PISTE DU STADE MARCEL ROUVIÈRE DE NÎMES.



PARTENAIRE OFFICIEL DEPUIS 2003



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE ENCOURAGE TOUS LES ATHLÈTES DE L'ÉQUIPE DE FRANCE POUR LES CHAMPIONNATS DU MONDE IPC LYON 2013. DÉCOUVREZ LA VIDÉO SUR FACEBOOK.COM/TOUSHANDISPORT.

DEVELOPPONS ENSEMBLE
L'ESPRIT D'ÉQUIPE  SOCIÉTÉ GÉNÉRALE



ORIANNE LOPEZ :

« MA DIFFÉRENCE EST MON MOTEUR DE VIE »

Oriane Lopez, 24 ans de charme, de tonicité et d'enthousiasme, attend les Mondiaux de Lyon de pied ferme – elle validerait le mauvais trait d'esprit –, le gauche. Au début de la jambe droite, une prothèse carbone a remplacé le vide laissé par une maladie congénitale. Pas exactement d'un genre à s'apitoyer, la demoiselle est plutôt accro à l'effort et au travail. En parallèle de sa carrière de sportive de haut niveau qu'elle poursuit depuis huit ans déjà, elle vient de passer avec succès ses partiels de 5e année de médecine. Paroles d'une jeune fille aussi bien dans son corps que dans sa tête.

Journal du Handisport : Comment avez-vous vécu la préparation à ces Mondiaux ?

O. L. : Ça a été une période difficile parce que les Jeux ont eu lieu il y a seulement dix mois. Il a fallu se fixer de nouveaux objectifs, recommencer une préparation, quasiment dans la continuité de Londres. Pour moi, ça a peut-être été un peu plus simple que pour d'autres, parce que je suis restée sur ma faim aux Jeux, à cause d'une grosse blessure qui a perturbé ma préparation (une désinsertion du long adducteur de sa jambe appareillée, ndr). À Londres, je commençais tout juste à retrouver mon état de forme.

Auriez-vous pu espérer mieux lors de ces Paralympiques (9e de la finale du 100m T42) ?

O. L. : Cette dernière place était prévisible et j'ai réalisé ce soir-là ma meilleure performance depuis un an et demi. Si j'avais été au niveau de mon record personnel qui date maintenant d'il y a trois ans (18'00), je n'aurais gagné qu'une petite place dans cette finale. Je n'ai donc aucun regret. Mais j'ai senti là-bas que je revenais bien. Du coup, je voulais faire cette saison en me disant que sans pépin physique, je pourrais aller beaucoup plus vite qu'aux Jeux.

Dix mois plus tard, quelles sont les premières images qui vous reviennent de Londres ?

O. L. : La préparation à la cérémonie d'ouverture, tout le groupe ensemble, les filles qui se maquillaient entre elles... Et puis les courses bien sûr. Quand on rentre dans la chambre d'appel, quand on dit au revoir au coach qui nous laisse seule sur la piste d'échauffement, ce stade plein avec 80 000 personnes... C'était à la fois effrayant et excitant. Et quand on voit la famille après la course, c'était beaucoup d'émotions.

« LE REGARD A CHANGÉ SUR LE MONDE DU HANDISPORT ET, PAR CONSÉQUENT, SUR LE MONDE DU HANDICAP »

Vous souvenez-vous de vos pensées juste avant la course ?

O. L. : Je ne rentre pas sur la piste pour faire une médaille. Mais j'avais tellement conscience du travail effectué pour arracher cette sélection... Alors je me suis dit que ce n'était que du bonheur. Je ne voulais que savourer, prendre du plaisir et faire une belle course. Je suis contente de mon résultat mais j'y allais peut-être avec moins de pression que d'autres. Et le résultat a été très satisfaisant.

Quelle a été la plus belle réussite de ces Jeux Paralympiques ?

O. L. : Les gens se sont vraiment rendus compte que les Paralympiques et le handisport n'étaient pas qu'une activité ludique. Ils ont compris qu'on s'entraîne énormément, qu'on fait des sacrifices, comme tout sportif de haut niveau. Le regard a changé sur le monde du handisport, et par conséquent sur le monde du handicap. Ce qui m'a marquée là-bas, c'est qu'il n'y a eu aucune différence entre Jeux Olympiques et Paralympiques. Le public était fabuleux, nous encourageait, était fairplay, très connaisseur. Il venait voir ses athlètes, dont il connaissait les surnoms. Un public averti, très présent, et d'ailleurs pas que pour ses athlètes.

L'impact de ces Jeux s'est-il fait ressentir sur le handisport jusqu'en France ?

O. L. : Ça progresse, pas aussi vite que dans d'autres pays. Mais on y croit et on espère qu'on verra un engouement à Lyon. Ce ne sera pas au niveau de Londres

bien sûr, ce ne sont « que » des Championnats du Monde... Mais ça reste un vrai plaisir de les accueillir en France. J'espère que le public sera là. L'entrée est gratuite, ce qui n'était pas du tout le cas à Londres. Et pourtant le stade était plein.

Quels sont vos objectifs à Lyon ?

O. L. : J'aimerais me rapprocher, voire battre, mon record personnel sur 100 mètres qui date de 2010. Je n'étais pas loin aux Championnats de France (18'1) en mai. Les dernières séances d'entraînement à Aix-les-Bains m'ont rassurée et j'espère vraiment pouvoir le battre. Et puis si je peux battre aussi mon record en longueur (3,21 m) ! Je me sens en pleine possession de mes moyens, sans grosse blessure cette année, après une bonne préparation... La forme est là.

« JE SAIS QUE JE N'ATTEINDRAI JAMAIS CERTAINS CHRONOS »

Lyon représente-t-il une étape vers les Jeux de Rio en 2016 ?

O. L. : Je ne sais pas. Le programme des Jeux de Rio n'est pas encore établi. Il change encore tous les ans entre les JO et les Mondiaux. À Londres par exemple, je n'ai pas fait le saut parce que ça mélangeait amputés tibial et fémoral. Je n'avais aucune chance de podium dans ces conditions. À Lyon, je peux m'aligner sur les deux épreuves. Mais je ne prépare plus le 200 parce que ce n'est pas au programme, alors que j'ai été championne du monde des -23 ans. J'adorerais que ça change ! Le programme détaillé devrait paraître peu après ces Mondiaux. Je verrai en fonction mais, là, j'ai du mal à me projeter, d'autant que le niveau sur 100m progresse vraiment rapidement en ce moment...

Une raison particulière à cette soudaine évolution du niveau ?

O. L. : Oui, c'est grâce à un nouveau genou qui est apparu à Londres et qui s'est vraiment répandu cette année. On voit les records exploser, chez les hommes comme chez les femmes. Je l'ai essayé, mais il n'est pas adapté à ma déficience et à mon schéma de course. Ça me rend les choses un peu plus difficiles. J'attends donc le programme pour voir si la longueur reste...

Vous parlez donc avec un net désavantage sur vos rivales. Pouvez-vous approfondir ?

O. L. : Je cours dans la catégorie des femmes amputées fémorales. En général, mes concurrentes ont eu une amputation traumatique, au-dessus du genou. Mais ce sont des femmes qui ont quand même une musculature de cuisse, avec des ischio-jambiers, un quadriceps, des fessiers... Moi, je n'ai pas tout ça. J'ai une absence de fémur. J'ai donc, anatomiquement, un mollet à la place de la cuisse. Ce qui signifie que j'ai beaucoup moins de force. Et j'ai un appareillage sans genou prothétique. Je cours sur une prothèse raide quand elle est articulée pour mes rivales. Biomécaniquement parlant, je sais que je n'atteindrai jamais certains chronos. Pour décrocher ces sélections, c'est donc énormément d'efforts.

« JE ME RÉVEILLE CHAQUE MATIN DÉFICIENTE, PAS HANDICAPÉE. C'EST LA SOCIÉTÉ QUI ME HANDICAPE »

Voire capitaine, Marie-Amélie Le Fur, est elle aussi amputée fémorale (T42), à peine un an plus âgée. Quelle relation partagez-vous ?

O. L. : On se ressemble pas mal. On est les deux seules filles appareillées membres inférieurs dans l'équipe. On partage aussi les mêmes disciplines. Aux Jeux, nos



PORTRAIT

ORIANNE LOPEZ, UN HYMNE À LA VIE

D'abord, ce que l'on remarque chez elle, c'est l'œil qui pétille. Puis submerge un flot de paroles peuplé de bons souvenirs et de rêves qu'elle finira, c'est certain, par réaliser. Vient alors, si on y pense encore, une légère claudication qu'on avait totalement oubliée. Mais ce n'est pas son handicap qui définit Oriane Lopez. C'est ce sourire enjôleur, la fraîcheur de son discours, la clarté de ses idées. L'Héraultaise de 24 ans a le bonheur de vivre en bandoulière.

Ses parents forcent le destin

Tout a pourtant mal commencé. Son entrée dans la vie, elle la fait avec Gaëtan, son frère jumeau, mais sans fémur de la jambe droite. Une malformation congénitale (agénésie fémorale droite). « Je suis née comme ça. J'ai été appareillée à un an et quatre mois avec une prothèse de marche. J'ai donc vraiment grandi avec cette petite différence », raconte-t-elle. Il n'a pas fallu bien longtemps à Oriane pour être une fille « comme les autres ». Elle en remercie ses parents. « Ils n'ont pas eu peur de me laisser faire les choses. Quand mon frère faisait du skateboard, je faisais de la trottinette. Ça n'a pas dû être facile pour eux de forcer le destin pour que j'aie une vie normale et que je puisse m'affirmer. Je pense qu'ils sont très fiers aujourd'hui de moi comme de mon frère. » Car le destin n'a pas épargné la famille Lopez. « Mon frère souffre d'une pathologie cardiaque qui l'empêche de pratiquer certaines activités. Il s'en sort aussi bien que moi. Nos combats, on les a menés ensemble. »

Deux carrières, deux réussites

Avant d'atterrir sur une piste d'athlétisme, Oriane s'est essayée au tennis, à la natation, au ping-pong, au handball. « Toujours dans des milieux valides, précise-t-elle. Mais au hand par exemple, ils me mettaient toujours dans les buts ! Je ne pouvais pas m'épanouir totalement dans ces sports, et je pense que j'ai vraiment un esprit à faire de la compétition individuelle. J'ai besoin de me dire que, quand j'échoue, c'est uniquement de ma faute. » Peu de risques, elle échoue rarement. Malgré la préparation aux Mondiaux de Lyon, Oriane vient brillamment d'être admise en 6^e année de médecine. « J'ai eu les résultats il y a deux semaines. Je passerai l'internat de médecine en 2014. Ce sera mon gros objectif de l'année prochaine et je mettrai un peu l'athlète en retrait », assure-t-elle. Athlète de haut niveau et universitaire de haut rang, deux carrières pas vraiment simples à gérer de front, prothèse ou pas. « C'est beaucoup d'organisation, de sacrifices. Mais les objectifs sportifs ne me suffiraient pas. J'ai besoin d'un autre défi, de me sentir investie intellectuellement », explique-t-elle.

Les belles larmes de Londres

Retour sur la piste, foulée pour la première fois il y a dix ans. « J'avais vu une course d'un athlète amputé, Dominique André, aussi appareillé par Patrick Ducros (son prothésiste). Il m'a confectionné ma première prothèse d'athlète et m'a orientée vers le club handisport de Béziers », se souvient Oriane. Elle s'y entraîne toujours mais partage ses séances avec le club athlète de Nîmes, où elle ne court qu'avec des valides. Ses chronos progressent peu à peu et elle intègre vite l'équipe de France handisport jeunes. À Nottwil, en Suisse, elle entend sa première Marseillaise, le 19 juillet 2009 : championne du monde 200m des moins de 23 ans ! « Ça avait pourtant été une année difficile, avec un deuil familial, une année où je me suis entraînée toute seule parce que je venais d'avoir mon concours de médecine et que mon coach était resté à Montpellier. Je n'avais pas été qualifiée pour Pékin et je m'étais demandé si j'allais repartir sur quatre ans. Du coup, cette médaille d'or a été un vrai bonheur. Je me suis dit que j'avais la rage et que j'irais jusqu'à Londres. » Elle a bien failli manquer la grande fête made in England, blessée quelques mois avant. L'annonce de sa sélection reste un souvenir très précis : « C'était un 4 juillet, un mercredi matin. Un grand moment de stress vécu avec mon frère jumeau dans un café. C'est lui qui m'a montré mon nom sur son portable et j'ai pleuré. » Les premières larmes de Londres. En couleront d'autres, de joie elles aussi, lors des retrouvailles avec la famille et les proches après sa finale devant 80 000 personnes.

Un avenir tout tracé

Oriane ne sait pas encore si elle postulera pour Rio 2016. Elle ne devrait pas en revanche se représenter à Pignan 2014. Depuis mars 2008 et ses 18 ans, elle est (aussi) conseillère municipale de ce village du Languedoc de 6 342 âmes où elle a grandi. « Si je pars en internat de médecine, je ne veux pas avoir un rôle que je ne pourrais pas assumer », souffle-t-elle. Son avenir est bien sûr tout tracé dans sa tête bien faite. Quand elle viendra à raccrocher les pointes qui ornent aussi la semelle de sa prothèse de course, elle veut se spécialiser dans la rééducation. Comme une évidence. L'incroyable équilibre qui émane de la demoiselle se retrouve dans ces dernières paroles, sur la vie normale d'une fille normale, qui roule en voiture en écoutant Greg Lafargue, un chanteur local, a bien aimé « Moi, Moche et Méchant 2 », lit du Marc Lévy, apprécie le shopping et les balades sur la plage. Dans sa voix rieuse, pas l'once d'un regret, d'une plainte. Que des espoirs : « Quand j'aurais arrêté l'athlète, je veux apprendre à faire du vélo sans les petites roulettes, pour pouvoir apprendre à mes enfants quand j'en aurai ! »

LE CERCLE D'ORIANNE

Ne lui dites jamais qu'elle s'est construite toute seule. Autour d'Oriane gravitent plusieurs personnes tout à fait indispensables à son équilibre, sur la piste et dans la vie.

Sa mère, Isabelle (et son père Gérard) : « Fiers de ses deux réussites »

Elle a une très grande force de caractère. Elle sait ce qu'elle veut et elle réussit quasiment toujours ce qu'elle entreprend. C'est une fonceuse. Avec son frère jumeau, on n'a pas fait de différences. Quand on a deux enfants du même âge, on les aime et on les éduque de la même façon. La première fois que je suis allée la voir à une compétition, à Narbonne, elle devait avoir 15 ans. C'était très émouvant de la voir au milieu de tous ces athlètes valides, à vous arracher les tripes.

Oriane laisse toujours un bon souvenir, sans doute parce qu'elle arrive à faire complètement oublier son handicap. C'est une fille très mûre, depuis longtemps déjà ! Nous, on est fiers de ses deux réussites, sportives et universitaires. On vient de familles d'ouvriers, de salariés. Alors si on a une future doctoresse dans la famille, c'est important. On est aussi très fiers de l'avoir vue aux Jeux Paralympiques. Ces quelques jours à Londres resteront inoubliables. Et pas seulement la course d'Oriane mais l'ensemble des Jeux. On sera aussi à Lyon le week-end prochain pour voir sa série et, on l'espère, sa finale sur 100 mètres. Et on y va à une dizaine d'oncles, de tantes et de cousins !

Gaëtan, son frère jumeau : « Vas-y sœurlette ! »

Notre relation n'a pas toujours été simple, comme beaucoup d'autres frères et sœurs. On se chamaillait souvent, puis les choses se sont doucement améliorées. Nous sommes aujourd'hui très proches et on sait que l'on peut compter l'un sur l'autre. Je crois que « déterminée » est l'adjectif qui lui correspond le mieux. Vivant à Nouméa je ne peux pas la voir souvent en compétition, mais j'étais à ses débuts, en 2004. Elle va me tuer si je dis ça, mais je crois qu'en longueur, elle n'avait pas atterri dans le sable mais sur la piste. Voilà qui souligne les progrès qu'elle a réalisés. J'étais bien sûr à Londres l'été dernier. Toute la famille était éparpillée dans le stade. Moi, j'étais tout seul, un autre Français à côté de moi. Je lui dis que ma sœur jumelle allait bientôt courir. La rumeur s'est propagée et tout le monde autour de moi a supporté Oriane pendant la course. Un grand souvenir.

Un petit message personnel pour terminer : « Vas-y sœurlette, cours vite à rendre jaloux Bolt, et saute loin à en faire trembler Powell. Nous sommes derrière toi, tu le sais, et tellement fiers ! »

Christine Sarradel, son entraîneur : « Elle prend sa vie en mains »

J'entraîne Oriane depuis cinq ans. Je ne connaissais pas grand-chose au handisport, mais ça a tout de suite fonctionné entre nous. J'ai quand même dû réfléchir pendant trois semaines quand elle m'a demandé de m'investir davantage. Son handicap est quand même particulier. Il faut arriver à le comprendre. Mais Oriane sait ce qu'elle veut et prend sa vie en mains. Elle parle beaucoup, réfléchit parfois un peu trop, parce qu'elle a souvent besoin d'être rassurée. Mais elle se connaît à fond et on échange énormément. L'année prochaine, elle devrait prendre un peu de recul pour se consacrer à ses études. Ça va me faire un grand vide. Au-delà de l'athlète, nos échanges sont très riches. Je suis sûre que notre amitié durera quand elle aura rangé les pointes.

Jean-Baptiste Souche, son ancien coach et entraîneur fédéral : « Une personne complexe et courageuse »

J'ai été son entraîneur de fin 2006 à 2009. On a surtout fait du sprint pendant ces trois ans. Quand je suis parti, je lui ai trouvé un bon entraîneur, le meilleur que je pouvais (Christine Sarradel). Oriane est une personne complexe. Elle est très intelligente, percutée vite. Mais du coup, le défaut, c'est qu'elle se pose beaucoup de questions. Elle est compliquée à gérer, et donc très intéressante. Elle est aussi très courageuse et motivée. Et elle a de la maturité à revendre.

Patrick Ducros, son prothésiste : « Comme si c'était ma fille »

J'ai connu Oriane quand elle avait six ans. Elle était encore un peu timide par rapport à son handicap, ne mettait que des jupes longues. Je lui ai montré des images et le site de Dominique André, un athlète handisport d'Alès pour qui je développais aussi des lames (prothèses de course). Elle a eu envie de faire comme lui et a commencé la compétition vers 14 ans. Je lui ai fabriqué sa première lame de course trois ans plus tard et, quand elle a décidé de faire du haut niveau, on a travaillé dur pour lui trouver la prothèse idéale. J'ai dû lui en fabriquer plus de vingt ! Oriane, c'est comme si c'était ma fille (« Patrick, c'est mon deuxième papa », réplique Oriane). Ce qui m'est le plus cher chez elle, c'est sa façon de désinhiber les autres.

Elle a un mental extraordinaire, une gentillesse, une intelligence, une force d'analyse hors du commun. C'est une fille très attachante. Et je serai à Lyon avec la famille !

**Depuis 1959, l'enseigne Marcenac-Ducros a établi un véritable savoir-faire en matière de prothèses, corsets, minerves ou orthèses, bientôt ouvert à l'international (www.marcenac-ducros.com)*

Dominique André, le modèle : « Totalement bluffé »

En regardant mes courses, elle était admirative, émerveillée, et on a vite créé des liens. J'ai commencé à la conseiller sur la pratique du sport. Elle devait avoir dix ans, mais elle était déjà très optimiste, un trait de caractère plutôt rare pour les handicapés, souvent repliés sur eux-mêmes comme je pouvais l'être moi-même. Son handicap est lourd pour la course mais elle y dépense une énergie incroyable. Avec les études qu'elle poursuit à côté, je suis totalement bluffé. Je n'ai malheureusement pas pu aller à Londres, mais je viens la voir demain pour son concours de longueur. Je suis de mariage pour sa course du 100m, mais je suis bien décidé à trouver une télé !



Jérémy Rollin, son kiné : « Elle ne connaît pas l'échec »

« Je la suis depuis 2008. Quand elle est arrivée dans le groupe d'athlètes dont je m'occupais, on notait à peine son handicap. Elle n'avait pas la lame qu'elle a aujourd'hui, portait une prothèse couleur chair. On voyait une petite boîtierie, mais rien de méchant. C'était la période où elle venait à Montpellier faire médecine. Moi, j'y ouvrais mon cabinet et j'entraînais en parallèle. Elle était là tous les jours. C'est une fille très appliquée dans tout ce qu'elle fait. Elle ne connaît pas l'échec, est toujours très active. Des personnes qui mènent des études de médecine et font du sport de haut niveau, je n'en connais pas beaucoup. Mais elle, en plus, a un handicap ! C'est tout naturellement qu'elle s'est tournée vers le haut niveau. Le loisir ne lui suffisait plus, c'était évident. Oriane est compétitive, dans tout ce qu'elle fait.

deux catégories étaient mélangées, donc c'est elle qui a participé à la longueur. J'espérais vraiment qu'elle soit sur le podium. On discute énormément, on est perfectionnistes. Et ont fait face toutes les deux à une grande frustration quant à l'évolution de nos catégories. Alors on essaye d'évoluer sur nos performances plutôt que sur le nombre de médailles.

Passons à un autre sujet. Participez-vous à un effort de sensibilisation de la cause du handicap ?

O. L. : Bien sûr. C'est une mission qui nous est allouée d'en parler, de la façon dont la société peut agir pour minimiser ces situations de handicap et intégrer au mieux les personnes concernées. Environ deux fois par mois, je vais participer à des conférences grand public ou à des interventions en collèges, lycées ou entreprises.

Le public est-il réceptif ?

O. L. : En général, oui. Surtout en collèges et lycées. Peut-être parce qu'on est proches dans l'âge et que les esprits sont encore très ouverts. Ils ont grandi avec plus de mixité et osent poser des vraies questions. À la fin, ils sont souvent surpris qu'on puisse faire autant de choses malgré notre déficience. Je répète souvent que ce n'est pas mon état qui me handicape, ce sont les situations. Je me réveille chaque matin déficiente, pas handicapée. C'est la société qui me handicape. Plus la société va aller vers un environnement accessible, vers des postes de travail, des études aménagées, moins les personnes déficientes vont se retrouver en situation de handicap.

Que ressentez-vous face à un regard empli de compassion ? De l'agacement ?

O. L. : J'ai passé cet état de mal-être face à la pitié : je veux changer ce regard ! Mais c'est à nous de leur dire et de leur montrer qu'on est heureux. Si on me demande aujourd'hui de refaire ma vie sur deux jambes, je ne le ferais pas. Parce que ma différence a été mon moteur de vie. Je ne la renie pas et je ne serais pas ce que je suis sans cette différence. Je n'aurais pas fait de sport de haut niveau, sans doute pas médecine... Cette vie, je l'aime. ➔